

Beñát, Larrajáko belhagilii ⁽¹⁾

Les linguistes le savent, les sons du langage subissent, —quelques uns du moins—, une perpétuelle évolution. La phonétique historique en constate les étapes les plus caractéristiques, et la phonétique de laboratoire a pu suivre, pour le Basque Souletin, le curieux progrès des courants actuels de cette lente transformation: une étude suivie n'avait été tentée pour aucune langue: le Basque aura été l'objet du premier essai de cette nature, dont le résultat a été d'analyser les causes physiques, physiologiques et psychologiques de l'évolution des sons dans le Souletin (2).

C'est pourquoi ne semblerait-il pas utile aux études basques, que l'on publiât des textes reproduisant avec une scrupuleuse exactitude terminologique, linguistique et, surtout, phonétique, les variétés locales les plus caractéristiques? Cette REVUE a publié, il y a quelques années, des traductions de la parabole de *l'enfant prodigue*, écrites à la demande de M. Julien Vinson, dans diverses variétés labourdines.

Si la REVUE veut bien accueillir quelques textes écrits dans le souletin de Larraja, qui est celui que nous avons appris, nous lui en exprimons notre profonde reconnaissance.

Les particularités phonétiques de chaque localité constituent, on le sait, la vie d'une langue: tout ce qui vit se transforme, se développe ou s'altère, et le plus souvent se développe et s'altère à la fois: loi psycho-physiologique que subit toute langue, évolution aussi nécessaire que spontanée, contre laquelle aucune réaction ne saurait être efficace, au point de vue phonétique tout au moins.

Il nous a paru qu'à certains égards, le souletin est le dialecte Basque qui évolue aujourd'hui le plus rapidement et qui présente

(1) a Bernard, le sorcier de Larraja. Larraja est un hameau de Barcus.

(2) Abbé J. Larrasquet: I.^o *Recherches expérimentales sur l'état actuel et l'évolution des vélaires en Souletin.*— 2.^o *Action de l'Accent dans l'évolution des consonnes, en Basque Souletin.*

le type de parler euskarien phonétiquement le plus altéré. Il est cependant à noter que sa morphologie reste toujours très vivante et, notamment pour le verbe, très riche.

Le parler de Larraja est par ailleurs la variété souletine dont l'évolution est la plus caractéristique et phonétiquement la plus avancée: résolution des diphtongues décroissantes, sonorisation parfois partielle, souvent complète des occlusives sourdes *p, t, k*, atténuation ou disparition absolue de beaucoup de *b, d, g* fricatifs, amuisement des *r* douces intervocaliques et adoucissement presque universel des *r* fortes, qui n'ont le plus souvent qu'un roulement, au lieu de trois et quatre en Haute-Soule.

S'il laisse à désirer de plus en plus, au point de vue du vocabulaire, à cause des fréquentes relations commerciales avec le Béarn, le parler de cette localité présente une très grande valeur linguistique: l'intérêt en est hors de pair pour le phonéticien. A ce point de vue, il reste à faire une étude, très intéressante mais particulièrement difficile en phonétique de laboratoire, sur la résolution des diphtongues, ses causes et quelques unes de ses étapes.

On voudra assurément excuser la difficulté de lecture que présentera un texte orthographié phonétiquement, suppression faite des lettres traduisant les sons aujourd'hui disparus. Nous reproduisons néanmoins tous les *b, d, g* fricatifs intervocaliques, qui tombent complètement en général, après la tonique, —inconsciemment—, dans la conversation rapide.

Nous avons fait usage, autant que possible, de l'orthographe adoptée par l'Académie de la langue basque: nous y ajoutons quelques signes rendus nécessaires par des particularités phonétiques propres au Souletin.

Voici l'alphabet et les signes employés:

A—a

E—b

D—d

Ñ—ñ (*d* mouillé, palatalisée).

E—e *e* moyen, intermédiaire entre *l'e* fermé français et *l'e* dit «muet» français. Ce son n'est pas identique à *l'e* des autres dialectes. Il fait partie d'une série intermédiaire entre celle qu'on écrit par *ié, e, è, a* et celle que le Français écrit *a, éu, èu, ü*.

F—f. Même son qu'en français.

G—g. Toujours dur, comme dans *gâteau, gancho*.

- I—i. Très ouvert, voisin, sinon identique à *l'e* fermé français et à *l'e* castillan de *madera*. Ce son est plus ouvert que *l'i* des autres dialectes.
- J—j. Approximativement le *j* français, mais plus palatal: le son est caractérisé par une légère mouillure, aisée à distinguer: une oreille souletine trouve une grande différence entre ce son et le *j* français.
- K—k. Palato-guttural, légèrement différent du *k* français, sans que l'oreille la plus fine suffise à les distinguer. Le tracé du laboratoire *y* trouve un commencement de mouillure que nulle oreille ne distingue.
- KH—kh. *k* aspiré.
- L—l. alvéolaire et non pas dentale.
- M—m occlusion plus énergique qu'en castillan, aussi énergique qu'en français.
- N—n alvéolaire; guttural devant *k*, *g*.
- Ñ—ñ *n* mouillé: la langue est à plat sur le palais, sauf dans la partie médiane de l'arrière; identique au *ñ* castillan et au *gn* français.
- O—o: moyen; les commissures s'écartent moins qu'en castillan, moins qu'en gascon et qu'en béarnais; plus qu'en français dans *rose*, moins que dans *colle*.
- F—p: explosif, dur.
- PH—ph: *P* aspiré, doux.
- R—r: *r* roulée, alvéolaire, beaucoup moins forte et moins longue, en général, qu'en Haute-Soule et que dans le reste du domaine basque.
- En général elle a un seul roulement. Toutefois il reste encore quelques rares «*r fortes*» à trois ou même quatre roulements.
- r* L'ancienne *r* douce, aujourd'hui amuie, sera représentée par *r*, afin que les mots restent lisibles.
- S—s: Sifflantechuintante, palatale sonore: Son commun au trois dialectes. du nord des Pyrénées.
- SS—ss: même son, sourd.
- T—t: alvéolaire, dur.
- TH—th, *t* aspiré.
- TX—tx: son très différent du *tch* français, ou le *t* et le *ch* gardent un son très distinct: à Larraja comme dans tout le domaine basque et castillan, ce son est une *semi-*

occlusive, mouillée, d'occlusion très courte et très *relâchée*: les deux sons s'unissent très étroitement, contrairement au cas du *tch* français.

T—t: *t* palatal, mouillé: le contact palato-lingual est identique à celui du *ñ* basque et castillan.

U—u: son castillan de *u* et du français méridional ou. Le Français septentrional possède un son qui évolue très notablement vers celui de *l'u* français (*ü* basque).

Ü—ü: son de *l'u* français, mais un peu plus ouvert.

X—x: son analogue à celui du *ch* français, mais plus, mouillé; identique à la chuintante sourde italienne.

Z—z: sifflante sourde (*s* français).

Ž—ž: son du *z* français.

PARTICULARITÉS

1.° *Nasalité.*

C'eût été trop charger le texte de signes diacritiques que de noter graphiquement toutes les voyelles nasales, très nombreuses dans le parler de la localité, comme dans toutes les régions souletines. Nous nous contenterons de marquer ici que toutes les voyelles sont nasales: 1.°, devant *n*, *m*, *ñ*, que ces consonnes soient ou non suivies d'une autre consonne; 2.°, après ces mêmes consonnes nasales; 3.°, devant et après une *h* intervocalique: *aháte*, *ihia*, *ihize*, *eheléga*, *uhúe*, *uhúñ*, —lorsque ces voyelles précédaient primitivement une consonne nasale, aujourd'hui disparue: *ahátze*, *ahüzkiá*, *baniá*, pour *baniñá*, «j'avais» forme de tutoiement féminin usitée dans plusieurs familles: voir *khatia* (var. de *khatiña* usité dans d'autres localités).

2.° *diphthongues, triphthongues, etc.*

ai, *éi*, *ói*, *úi*, *au*, *eü*, *eáu*, *aiéi*, *oie*, *aue*, etc., sont toujours diphthongues, triphthongues, etc.; c'est-à-dire que les voyelles conservent leur son propre, l'une étant plus forte et plus longue et en général plus aigüe. Toutefois, à Larraja, la grande majorité des diphthongues décroissantes se sont résolues, la voyelle plus faible ayant été peu à peu assimilée: *ía* > *i*; *úa* > *u*; *éia* > *éa*; *eiá* > *eá*; *eá* > *a* (parfois).

3.° *L'ss:*

C'est une chuintante *palatale*, que certains phonéticiens appel-

leraient *cacuminale*, parce que le bout de la langue se porte au *sommet* du palais (1).

L's sonore s'articule au même point (voir fig. 29, p. 31: ouvr. cité en note): la nuance phonique en est très nettement différente de celle du *j* français.

Beñát, Larrajáko belhagilii.

«Herikúa herín ez belhagíle»,
hamatéki! Hála othé da, Beñát?

Haléik ere, gúe Larrája hegíko
mintzáje zaharín, nahíxe néizkek
núixtàik núixtáa heróka bakánt
zumáit izkiribátü. Zer záik?

—Bái, Joháñe, bái, nahi bahi-
tzáit amáen altzún ikhássi günín
gísa plañ pláña mintzátü. Béna
lótssa nük: egünko egünín, Fran-
zían behéa júnez geóz, jénte ja-
kintsii üdüi ziók gúe üskára xa-
harái béhar záiola koifáldi béri
buxí bat éman: üsskáen jakitéko
béhar bezála, bégó uáno etxálte
xokhún higátü den labuái zahá-
rra: zer üdüi záik, Joháñe?

—Erak hói, Beñát! Gúe áma
zaharrér etzieiá úntss egónen
egünko gaztén philda bería: hala
hala, bégokó gúe üskáa zaharrái
zaharrék eakátsi zéikièn engüia.

Bi gaztáña érre mussúrka árte-
tàik, bizpalau heróka hoièn izki-
ribatzéa nitzáik.

*
* *

A Bernard, le sorcier de Larraja.

«Nul n'est prophète dans son
pays», dit-on! Est-ce vrai, Ber-
nard?

Malgré cela, je voudrais bien
t'écrire de temps à autres quel-
ques lignes, dans notre vieux
parler du haut-Larraja. Qu'en
penses-tu?

—Oui, Jean, oui, si tu veux
me parler exactement le langage
que nous apprîmes sur les genoux
de nos mamans. Mais j'ai peur:
aujourd'hui, dès qu'il est parti
dans le bas de la France, il sem-
ble au monde instruit qu'il faille
coiffer à la mode du jour no-
tre vieux parler euskarien: pour
connaître le basque comme il
se doit, laissons encore le vieux
paysan qui a usé ses jours au
fond de sa propriété rurale. Que
t'en. semble, Jean?

—Parle de la sorte, Bernard.
A nos vieilles mamans n'eût
point convenu l'accoutrement que
la mode de nos jeunes filles a
de nos jours adopté: ainsi lais-

(1) Voit notre thèse: *Action de l'Accent*, fig. 31, p. 31; pp. 29 à 62 et les palatogtammes et graphiques, pp. 30, 31 et suiv.

Díla hói-ta-hamabóst urthéren engürünia, Músde Hegiagái Bar-koxéko eretó zénai jeráikitzen ziuá amuineó bat, arastí bátez, Eskiúlako bíde berín.

Pártzeátü zeónín, éran ziuá:

—Erázü, Jauna! Arastí hun, bai!

—Bai zúi *ére* bai phárte hun!

—Jáuna, plazér zenéiketa, ót-hoi, ssoss zumáit éman? Híu egün hüntan jan gábe nüzü, eta lo húnik *ére* eztít sabái zumáitetan báizi hámbat egíten: izigári zü (düzü) ja ene khuntía, egünko egünín!

Amuineuàen bithárte tiérsuà eta kolóe goría ekhussíik, Jaun eretóak araposstía:

—Háu zü (düzü) süerte hügün-garía! Izigári zü (düzü), ezpéitüt xakolán arditik *ére* zer éman!

—Eza? o! háti! Jáuna, etzitázü sséküla bestéik agítzen éni! Béhar dit bai delibeátü düdan hartáatü! Adío, Jáuna!

Eretóak *bere* gogúeki:

—Zértáatü óthe? Zer delibeátü düke, niágok? Bére бүрíz бэсте egítia, düda gábe!

Ordín óihü egíten diók:

—Erázü, hóu!

—Hóu!

—Oizü! Tzáui!

Besstia hóra ziók, aztála áhin, begía klar, südüra txüt, esskia phára.

—Oi, gizúna, oi! Banízün ixüsstín, mussa zolán hámar libe-áko ürhé bat: oi! Zerbütxü badéi-

sons à notre antique basque l'al-lure que nous apprîrent les vieil-les générations.

Tandis que je mâche deux marrons grillés, je viens t'écrire ces trois ou quatre lignes.

* * *

Voici environ trente cinq ans, un mendiant suivait, un après-midi, sur la route d'Esquiule, M. l'Abbé Hegiagaray, cure de Barcus.

Dès qu'il l'eut rejoint, il lui dit:

—Dites, Monsieur!... Bonsoir, oui!

—Oui, bonsoir aussi à vous, large mesure!

—Monsieur, vous plairait-il de me donner quelques sous, je vous prie? Voici trois jours que je n'ai pas mangé, et quant à du bon sommeil, je n'en fais guère non plus, si ce n'est dans quelque grangée de foin. C'est terrible, ma situation, de nos jours.

A la vue de la figure florissante et des belles couleurs rouges du mendiant, le curé de répondre:

—Voici un hasard bien ennuyeux! C'est terrible que je n'aie pas un centime en poche que je puisse donner!

—Non? Oh! malheur! Monsieur, il ne m'en arrive jamais d'autres, à moi; il faut oui que j'en arrive à ce que j'ai décidé. Adieu, Monsieur!

zū, plazér díket! Béna zeren egi-téatüik zinén?

Amuineúk, íxil ixíla, hámar libeáko ürhía trozátzen dik bukanásgóri kantú batétan eta ssár-tzen xakolán. Ordin araposstía:

—O, Jáuna, oi! koájia galdüik nündüzün: goízez geóz ebíli nüzü amúinán eta ardítik ez ükhen: Jáuna, egiá zü (düzü), nígar egin-gári zü (düzü) éne ofiziúa! Ez-pazenéit hámar libeáko háu éman, géi nízüen bíhar beín lánai ára lóthü! Béna lána ütziik amúinàn ebilíko nüzü: koájía ützüli déi-tázü!

* * *

1894-ko üda hatssárexín, nik ússte, Músde Berdoli depütätü géia Barkoxéko bürgün behéa ári zía, Máuleko Suprefétaeki, bessápez bessápe: bózka phüntítan holáko jáunak adixkíde hán-di diéla kholkúk ssühartüik nurk ez óthe dáki?

Hainbesstéeki, pártzen dié, bortilát ári, Larrája hegíko etxéko jáun gazté bat, égün zéntüik, Músde Etxebérry zénàen, aldéko gizunétaik. Berdoli jáuna, éri ejér batéki, gizuntúeki elhésstan hassi zía. Larrajésa, buriéta büín, ería goihéa, üskára plañ eta elhía zórotz, ári ziuá égin ahálak égin élhe eadokítzen.

Azkenékoz, jáun ssuprefétak, Kadéten gogobéri enthelegatüik:

Le curé, à part:

—En arriver à quoi donc? Qu'aura-t'il décidé, je me le demande? De se suicider, sans doute?

Alors, il le hèle:

—Dites donc!

—Oui, quoi?

—Tenez! Venez!

L'autre arrive, le talon léger, le regard clair, le nez haut, la main tendue.

—Tenez! mon bon homme, tenez! J'avais, par hasard, au fond du porte-monnaie un louis d'or de dix francs. Tenez! S'il peut vous être utile, j'en aurai du plaisir. Mais qu'aviez-vous donc décidé de faire?

Le mendiant, en silence, trousse la pièce d'or dans un coin de mouchoir rouge et enfouit le tout dans sa poche. Alors il répond:

—Oh! Monsieur, tenez! J'avais perdu courage. J'ai mendié depuis ce matin et je n'ai pas reçu un centime: Monsieur, je ne mens pas! C'està faire pleurer, mon métier! Si vous ne m'aviez pas donné cette pièce de dix francs, je comptais dès demain reprendre le travail. Mais, laissant de côté le travail, j'irai mendier: vous m'avez rendu courage.

Dans les débuts de 1894, je crois, M. Berdoly, candidat à la

«—Dites donc! mon garçon, vous pourriez, oui, tirer votre béret devant M. Berdoli, au lieu de discuter ses idées patriotiques!»

—Oh! Monsieur le Sous-préfet, je regrette beaucoup de garder mon béret sur la tête, devant M. Berdoly et vous: mais, quand je me trouve à Barcus, mon pays, sur le dos de mon mulet, mon béret il est collé à mes cheveux; mes cheveux ils sont collés à ma tête; le fond de mon culotte il est collé sur le dos de mon mulet., Alors, si je tire mon béret, mon béret il tire tout à la fois, les cheveux, la tête, le culotte et le mulet.

Hori éran bezain ssári, Kadétek, érriz, mandúi trósstà éman ziuá eta bi jáunak ondún sso, ahúk zabal zabála!

Nüxtén, Oloúko héidàn, bésste haníxko xokhoréiàen ártin, gizún batek eakássten zía jénte bürhezür bat, Henri IV eregièna, ziu-naz.

Khantín zen Uskaldün bâtek arapostía:

(—nou, mousu, nou! akét nou pot pas esta lou de boste Henric)
—Ez, jáuna, ez! Eztüzü hóri izátèn áhal zien Henric eregièn bürhezüra.

(—Y dounc! per que nou?

députation, descendait le bourg de Barcus, bras-dessus bras-dessous avec le sous-préfet de Mauléon. A l'époque électorale, ces Messieurs sont grands amis, les poitrines en feu, cela est connu de tous.

Tout à coup, voici qu'ils rencontrent, allant à la montagne, un jeune propriétaire rural du haut-Larraja, aujourd'hui mort, l'un des partisans de Mr. Etcheverry. Mr. Berdoly, avec un joli sourire, commença à causer avec le bonhomme. Le Larraja, le béret sur la tête, le sourire à fleur de lèvres, le basque pur, le verbe mordant, s'efforçait tant qu'il pouvait de lui faire exposer ses théories politiques.

A la fin, M. le Sous-Préfet, s'étant rendu compte des idées de Kadet: «dites donc, mon garçon, vous pourriez, oui, tirer votre béret, devant M. Berdoly, au lieu de discuter ses idées patriotiques».

Oh! Monsieur le Sous-Préfet, je regrette..

.....

.....

.....

.....

.....

A ces mots, Kadet, Souriant, mit son mulet au trot, et les

—Quin boulet que sio? aquet rei qu'abe u gran cap, qu'at sabem touts. Aquet au countrari qu'ei hero petitin..... lou de u mainadot, n'y a pas brigo ta duda.)

—Eza othe?

—Núla nahí zü (düzü) ízan dádin? erége háek büia hándi zízün, güziék dakígün gaizá zü (düzü). Hóri áldiz tipiní zü (düzü): haurót baténa, düdáik batiere gábe.

—Bai háti?

Hori jakínik nüzü, zü bezála: béna háu Henri IV háur zen demboáko bürhezüra zü (düzü).

* *

Lehentxígo, díla hoi-ta-hama-zórtzi urthén engürünia, béssta jin béssta jun, Barkoxéko plazán baziá ssonía.

Igánte arás bátez, láu potíko eretóak pártü zitiá, dántzan éauntssi ziénetaík. Hétaik báti Músde Etxegoenbérry eretóak éran ziuá érrí ejér batéki.

—Erázu, Joanés! Bainan ez-báitüt sonuari begi golpe bat bera emaiten ahal zu ekhussi gabe dantzan «trebess», plazán!

—Erazü, jaun eretóa! Bai béna, ezpéitüt sonüti zúre leihúla bégi khaldü bat berbéa emáiten áhal ez, zü ekhussi gabe léiho gibeléti ssoní ssooz!

* *

deux Messieurs le regardaient par derrière, bouche bée!

L'autre jour, à la foire d'Oloron, parmi mille autres marchandises, un homme montrait un crâne humain, «celui d'Henri IV,» disait-il.

Un Basque, qui se tenait tout près de lui, de répondre:

(—nou, moussu, nou! Aquet nou pot pas esta lou de boste Henric).—Non, Monsieur, non: ce ne peut être celui de votre roi Henri.

(—Idounc! Per que nou?)

—quin boulet que sio? Aquet rei qu'abé u gran cap, qu'at sabem touts. Aquet, au countrai qu'ei hero petitin..... lou de u mainadot, n'y a pas brigo ta duda.)

—Ah! non?

—Comment voulez-vous que cela soit? Ce roi-là avait une grosse tête, c'est une chose que nous connaissons tous. Celui-là est tout petit: celui d'un petit enfant, sans nul doute.

—Ah! oui? Tiens!! —Je connais tout cela, aussi bien que vous: mais celui-ci, c'est le crâne d'Henri IV encore enfant.

* *

Jadis, voici de cela trente huit ans environ, à toute fête sur-

Igánte gáí bátez, Barkoxéko bi bürgaltéss Baiúnako triátin zütiá, behar zütiéla alajínhúa amifñibat ámes gaxtúk ohiltuxe! Náhi bezála járriik zütiá, núz ere Angléss handi bat jin beitzéien aitzinéko lekhien hártzea. Xüti egóiten zía eta bíxta *oro* thapátzen.

—Erak, Juanéss, hik beítákik alajínhua xothílki béhar den elhien béhar den lekhín pháussatzen, éia ze khuntatüko diuán desgantzol handi horri?!

Juanésekk ordín:

—Erázü, jáuna, jártén áhal zía, bai, ber preziún! bázü kaideá.

Anglesak:

—Esskérik hánitx! Enüzü eñhéik!

—Ordín, jáuna, izigaríko esskéra deikezögü, khuntátzen badéiküzü zer ekústen düzün edérik, Béna etzüntükégü nahi jénátü.

Enthelegátü zía Angléss handík eta hatía хүntü.

* * *

Egün bátez, Ameikétako bi aphezék ítxas bazterín ekhússten dié óxtra bat, itxassúk urthukíik.

Begík lanthatüik, bere gogúeki hürüpátzen dié. Béna lehénik béhar zíék amiñí bat bilhaka-tuxe.

Batá apháltzen dük eskila gai-

venant, il y avait bal sur la place de Barcus.

Un dimanche soir, le curé rencontra quatre jeunes gens, de ceux qui avaient dansé. Mr. le curé Etxegoenberry dit à l'un d'eux, avec un joli sourire:

—Dites-moi, Joanes! Je ne puis pas décidément risquer un regard vers la place, sans vous y voir danser!

—Dites-moi, Monsieur le curé! Je ne puis pas décidément risquer un regard tout seul vers votre fenêtre, sans vous voir derrière la croisée regardant le bal!

* * *

Un dimanche soir, deux Barcusiens du bourg étaient au théâtre de Bayonne, pensant, nom d'un pieu, à chasser les rêves tristes! Ils étaient assis à leur aise, lorsqu'un grand Anglais s'en vint prendre la place qui se trouvait devant eux. Il restait debout et bouchait entièrement la vue.

—Dis donc, Juaness, toi qui sais poser où il faut la parole qui convient, voyons ce que tu vas raconter à ce grand pendu de goujat?

Juaness alors:

Dites, Monsieur, il vous est permis de vous asseoir, pour le même prix! Vous avez un fauteuil.

záen hártzekotan; besstík phussáko bat emáiten diók, diúláik:

—Ene gizúna, béhar diágü lehénik jákin zúñek jánen din. Zúñiek ere léhen ekhússi béitü, háek díkek hürrüpatzéko phená; besstia. egónen ziók ssoo!

—Haléia? Ordín, potikotüa, ússte diát bíxtà húnxka düdan, Jínkui éssker!

—Bai nik ere! Eta hik béno léhen ekhússi diát, Jínkua jakíle!

—Arren ordín, hik ekhússi dük, béna nik ssendítü!

Hainbessteréki, héltzen ziók bere jáun aphezküpía.

Jüjetáko hártzen dié.

Jáun Aphezküpík, izigrissei-ússki, oxtrá eskítara hártzen dik zabáltzen eta hürüpátzen, gúe bi gizunük sso záitzolàik begík handitüik, südüra lüze eta züntzüra ídor.

Askaitüa egínik, phantzóla ún-tssa ezaíik, бүрүзәгик ера́йтен ди́ек, леñ léña:

—Oizie! Tribunálak emáiten déizie bakhotxái küsskién erdía: zúzte bákín, ene beneditzióne ssáintieki.

Aphezküpiér hun ziók urdázpikía, eta esküpekúi üzten gotañá eta ürína.

(Geo jerráipéna)

Jean LARRASQUET

L'anglais:

—Merci! Je ne suis pas fatigué!

—En ce cas, Monsieur, nous, vous serons infiniment reconnaissants, si vous voulez bien nous raconter ce que vous voyez de beau! Mais nous ne voudrions, en rien vous gêner!

Le grand Anglais comprit et prit la poudre d'escampette!

* * *

Un jour, deux prêtres américains, sur la plage, rencontrent une huître que le flot y venait d'apporter. Ils l'avalent des yeux, du doigt ils se la montrent. Quant à la bouloter, mon vieux, il fallut se disputer.

L'un se baissait déjà pour ramasser la proie. L'autre le pousse et dit: Il faut d'abord savoir qui de nous s'en lèchera les moustaches. Celui qui le premier a pu l'apercevoir en sera le gobeur: l'autre le verra faire.

—Si par là on juge l'affaire, lui dit son compagnon, j'ai l'œil bon, Dieu merci!

—Je ne l'ai pas mauvais, non plus, et je l'ai vu avant vous,, Dieu m'en est témoin.

—Eh bien! Vous l'avez vu, et moi je l'ai senti!

Là dessus, arrive leur évêque. Ils le prennent pour juge.

Monseigneur l'évêque, fort gra-

vement, ouvre l'huître, en hape le coqtenu, nos deux Messieurs le regardant avec de grands yeux ronds, le nez allongé, la gorge sèche.

Ce repas fait, le bedon bien mis, le digne supérieur leur dit d'un ton placide et débonnaire:

—Tenez! Le tribunal vous donne à chacun une écaille: allez en paix, avec ma sainte bénédiction.

Les évêques aiment le jambon, et ils laissent au subordonné la peau et... l'odeur.

(A suivre)

Jean LARRASQUET